

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



*Lithographie par N. Aubin*

*d'après un portrait par St. James*

*679  
Veuillez accepter ce petit souvenir fantastique de*

*Votre dévoué serv<sup>r</sup>*

*N. Aubin*

19 1327 39074

# LE FANTASQUE.

N. AUBIN, Rédacteur, } PROPRIÉTAIRES. } No. 2, Rue Grant, St. Roch.  
W. H. ROWEN, Imprimeur, } No. 7, Rue des Prairies, St. Rich.

## CONDITIONS.

Ce Journal se publie au N<sup>o</sup> 2, Rue Grant, St. Roch, deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. Le feuille du Lundi contient 8 pages et se vend quatre sous; celle du Jeudi en 4 et se vend deux sous. L'abonnement est de un skelling par mois, ou dix shellings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à cinq shellings par année. On n'enverra pas le journal à la campagne pour moins de six mois.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



## DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez M. E. GINGRAS, marché de la Haute-Ville, et chez M. ANT. MATTE, Basse-Ville.

## AGENTS.

Montréal, — Chez M. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit des souscriptions.

Trois-Rivières, — Chez M. OLIVIER BUREAU, Etud. en Droit.

Les personnes qui désiraient se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes, sont priées de nous le faire savoir.

*Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

Vol. 3.

Québec, 23 Novembre, 1840.

No. 1.

## MÉLANGES.

CE QU'UNE DAME DONNA A UN HOMME QUI LA SUIVAIT.

Il paraît que c'est pour bien des nôtres un vil plaisir de suivre une femme. Nous avons pourtant, dans *Notre-Dame de Paris*, l'exemple salutaire de Pierre Gringoire, qui tomba en grande détresse pour avoir acharnement suivi la gracieuse Esméralda. Mais que nous font les leçons du roman, à nous qui ne tenons pas compte des leçons de l'histoire? On vous a toujours suivies, mesdames; on vous suivra toujours. Quand on médite philosophiquement sur ce fait, on est amené à vous douer d'une attraction magnétique, et à conclure que vous êtes l'aimant et nous le fer; vous la flamme, nous le papillon; vous le feu follet; nous le voyageur égaré. On vous suit, quitte à aboutir au précipice, c'est de découvrir, au bout d'une heure de marche sur le traces d'un pied élégant et jeune, un laid et vieux visage. Une svelte démarche de perdrix vous a entraîné de rue en rue, le voile se lève, c'est une figure de chat-huant. Nous connaissons

tous ces désenchantemens, et pourtant nous allons ; l'amour est fort comme la mort. L'Écriture dit bien : « Celui qui vous suit, mesdames, n'a peut-être pas encore trouvé son âme ici-bas, et il espère que c'est vous qui avez en votre possession la moitié qui lui revient, et il s'attache à vos pas, et il vous poursuit, et il vous obsède ; ne lui en veuillez point, de grâce ; il n'y peut résister ; c'est une loi, un besoin impérieux, l'espérance, vous le savez, conduit l'homme jusque ... à vos pieds. »

Et puis ne connaissez-vous pas certaines femmes qui aiment à être suivies ? Honnêtes au fond, mais coquettes, elles se plaisent à traîner un homme à leur char ; et de peur qu'il ne se lasse, elles se retournent de tems en tems avec une négligence piquante pour entretenir le feu sacré. Qu'il ne se hasarde point à leur dire un mot trop positif, elles se révolteraient ; mais l'hommage muet les ravit, et fermer leur porte au nez du malheureux poursuivant, quand elles ont fini leur promenade, est un triomphe dont elles entretiendront pendant plusieurs jours leurs amies. Gare que la porte ne se ferme pas assez vite un jour !

Je ne sais pas si tel était le manège d'une dame dont on m'a conté l'histoire que je vais vous conter à mon tour. Elle était en cours d'emplettes, et, par conséquent, portait un élégant négligé. Elle sortait de la rue Choiseul, des magasins de Delisle, sans doute, quand au coin du boulevard, un jeune homme, un fashionable, oisif après son déjeuner au café de Paris, la lorgna, vit ses pieds charmans, sa taille délicate, son visage ravissant, presque invisible sous un voile vert. Dès lors il se mit à sa suite, entra dans l'atmosphère de l'astre à demi radieux, comme un poète se lance dans l'infranchissable et tyrannique orbite d'une idée fixe. Il n'en peut plus sortir alors ; il se débat vainement, il faut qu'il en rêve, qu'il y pense, qu'il en devienne ivre ; il fallait désormais que le fashionable fasciné suivit son enchanteresse ; idée poétique tout comme une autre. Elle s'arrêta aussi ; elle venait d'entrer chez son cordonnier, sur le boulevard des Italiens. Qui pourrait dire avec des mots sans mélodie tous les rêves délicieux que conçut notre jeune homme, en pensant aux jolis pieds qu'allait admirer le cordonnier, dans une chaussure fraîche ? Il enviait, le cœur palpitant, le bonheur de cette main qui allait chausser ces pieds mignons ; et il eut le tems de se livrer à ses amoureuses contemplations, car la dame fut long-tems dans le magasin ; l'artiste maudissait le Créateur qui rendit ici son art si difficile. Enfin, elle avait trouvé ce qui lui convenait ; elle sortit légèrement en rabaisant son voile, et le fashionable ne vit encore que le pied ; mais il fut ébloui, confondu. La dame ne marchait plus, elle voletait, et lui voletait derrière elle ; c'était une fascination, une magie. Elle ne tarda pas à faire une seconde station : sa couturière lui tenait toute prête une robe neuve. Elle monta l'essayer : elle allait à ravir. Son captif, qui l'attendait fidèlement, ne savait plus que se figurer. Où était-elle ? allait-elle redescendre ? s'il n'allait plus la revoir ! et il tombait dans un désespoir profond, quand au bout d'une heure il vit reparaître sa péri, sa sylphide, son adoration, mais plus belle et plus ravissante encore. Sa robe de satin, aux nuances exquisées, chatoyait au soleil comme la nacre ou les délicates ailes de gaze d'une demoiselle, et le papillon du boulevard de Gand voltigeait pour la saisir ; mais elle, si svelte, si gracieuse, et si contente de sa parure nouvelle, ne touchait presque plus la terre. Ce pied si mignonnement habillé, cette taille si délicatement vêtue, l'élégant les voyait bien ; mais la tête, mais les yeux, mais la bouche, le voile vert les cachait impitoyablement.

De là, il la suivit jusqu'au magasin de Pacini, d'où elle sortit portant dans sa

petite main un rouleau de romances nouvelles. Elle chantait donc : oh ! certes, elle avait une voix admirable, pénétrante. Elle chantait peut-être horriblement mal ; mais non ! avec un pied pareil et une tournure aussi élégante ! Il s'attacha de plus près encore à ses pas.

Placé de la Bourse, elle lui fait faire une halte pour entrer chez Surse, où elle loua aquarelle et acheta des couleurs. Quelle perfection ! elle peignait aussi : c'était donc un ange, un être accompli ; et ne pas voir un seul de ses traits !

Il eut quelques momens de vive espérance quand il la vit entrer, rue Vivienne, chez sa marchande de modes. « Elle va enfin quitter son voile ! je pourrai l'entrevoir par un coin du rideau. » Et il y attachait son œil. La dame allait se dévoiler, quand une petite main joignit hermétiquement les rideaux. Impossible d'y voir la moindre chose ! force fut bien de prendre patience, et long-tems patience.—C'est égal, il faudra bien qu'elle sorte, et peut-être n'aura-t-elle pas son voile ; et alors il se créait une délicieuse figure et des illusions et des espérances, Dieu sait ! Il fut plus d'une fois tenté d'entrer dans le magasin, en pretextant des achats, des commissions, et toujours il reculait devant cette pensée ; il n'osait. Cette femme le rendait timide, il était averti par quelque voix secrète qu'il perdait son tems, et pourtant il trouvait doux et charmant de le perdre ainsi. Voilà le jour qui baisse, se disait-il, elle est seule, je lui offrirai mon bras pour l'accompagner ; elle ne saurait me refuser ; je lui ferai cette offre d'un ton si décent, qu'elle y aura confiance. Et il tremblait cependant de voir la porte du magasin s'ouvrir.

Elle ne s'ouvrait pas encore, car la dame avait essayé lentement, *con amore*, tous les chapeaux.

— En voilà un qui me va bien, n'est-ce pas ? — A merveille, madame.

Elle donna ordre qu'on le lui portât, et s'apprêta à sortir en baissant son voile.

— Ah ! j'entends marcher... elle va sortir, se disait-il... elle remue le bouton de la porte... Voyons, que je lui propose de lui servir de cavalier.

Alors il se mit en devoir de se présenter, et au moment où la dame s'élança hors du magasin, il ôta timidement son chapeau de la main droite, et tout aussi timidement il lui dit :

— Madame, oserais-je ?...

Elle tira alors de sa bourse une pièce de deux sous, et la jeta dans le chapeau du jeune homme,

— Je ne puis faire davantage, mon cher.

## LE FANTASQUE,

QUÉBEC, 23 NOVEMBRE, 1840.

PORTRAIT DE MR. PAPINEAU.—Comme nous l'avions annoncé dans notre dernier numéro, nous avons mis en vente le portrait de Mr. Papineau, accompagné d'une notice biographique tirée du *Charivari*. Des personnes qui ont

visité récemment Mr. Papineau à Paris, nous ont assuré qu'elles ne l'ont reconnu qu'avec peine au premier abord, tant les soucis des dernières années ont altéré et vieilli son visage. Elles nous ont témoigné de plus que la lithographie que nous publions est une excellente ressemblance. L'intérêt qui s'attache à l'homme qui joua un rôle si important dans l'histoire du Canada, doit donner du prix à l'image qui nous représente ses traits tels que les ont réduits les chagrins de l'exil ; du moins c'est dans ce sentiment et afin de plaire à la majorité de nos lecteurs que nous avons cru devoir faire les frais de cette publication. Nous devons à nos patrons ordinaires, la justice de dire que l'encouragement assez libéral que nous en avons déjà reçu nous donne à croire que nous les avons bien jugés.

Tandis que nous en sommes sur la lithographie, nous prendrons la liberté d'annoncer qu'à la demande pressante de plusieurs personnes, nous nous sommes décidés à réimprimer le portrait de Monseigneur l'évêque de Nancy en une dimension beaucoup plus grande que notre première publication, chose qu'il nous avait été impossible de faire auparavant. Le prix en sera de 3 shillings 9 pence. Comme il n'en sera tiré qu'un nombre très limité, ceux qui désireraient s'en procurer sont priés de nous adresser leurs noms sous quinze jours.

#### CORPORATION.

J'ai assisté aux trois ou quatre dernières séances de notre illustre municipalité et j'y ai gagné, je ne sais comment, une irrésistible pesanteur de paupières qui m'a poursuivi jusqu'à mon sanctuaire éditorial ; ce qui vous expliquera suffisamment j'espère, pourquoi je suis bête à faire dormir debout. Vraiment je ne sais pourquoi messieurs nos conseillers font annoncer pompeusement d'avance leurs soirées ; c'est peut-être afin d'y attirer le public, ce brave public qui aime tant à rire, surtout quand il paie pour cela. Mais quand on appelle une foule pour lui procurer un peu d'agrément, il est fort mal de la désappointer et surtout de la faire attendre aussi long-tems qu'on l'a fait à la séance de Vendredi dernier. Louis XVIII, ce roi philosophe et qui plus est, homme d'esprit, a dit que l'exactitude est la politesse des rois ; quoique nos échevins et conseillers ne soient ni des Louis XVIII ni des Salomons, ils devraient bien se poser cette maxime pour règle. Vendredi soir dernier dès six heures et demie une foule de huit à dix personnes s'entassaient contre la porte des séances, avide qu'elle était d'entendre les sages délibérations de nos fortes têtes. L'heure ordinaire d'ouverture était arrivée dès long-tems sans qu'il fût possible aux curieux d'être admis au sein de l'aréopage. Il paraît que madame la corporation avait passablement de linge sale à laver et qu'à la façon de Voltaire elle voulait faire cette opération-là en famille. Ce n'est pas la plus sottise idée qu'elle ait eue jusqu'ici. Il paraît que la discussion était vive, ou plutôt on ne discutait plus, on disputait. Monsieur Jones lançait des éclats de voix et faisait le *magister* aux autres membres qui ne paraissaient pas vouloir lui en céder ; l'on ne sait où-en seraient allées les choses si le paisible et pesant Mr. Langlois n'eût interposé la glace de son éloquence. Je ne sais sur quoi roulait tout le tintamarre, mais un malin qui ne serait pas aussi respectueux que je le suis dirait que si la séance fut si chaude, cela se doit au nombre inusité de bûches qui se trouvaient en jeu. En effet le conseil était ce soir là au grand complet. Mais tout cela ne faisait point le compte de ceux qui attendaient impatiemment avec patience à la porte. Ils faisaient queue de-

hors tandis qu'on leur faisait peut-être la queue dedans ; mais ces choses là sont dans l'ordre et n'étonnent plus.

Bref, la foule grossissait de moment en moment et vers les huit heures et demie elle se portait au moins à vingt-deux personnes, lorsque tout-à-coup elle put se précipiter dans l'enceinte qui lui est réservée. Chacun s'assit, s'arrangea se prépara de son mieux à écouter aussi confortablement que possible toutes les belles choses qu'on allait entendre débiter. Mais cela se borna à la lecture des règlements touchant la neige de certaines rues. Quand cela fut fini on remit à la prochaine séance la discussion sur les portes de la ville, discussion qui avait attiré un nombre inusité de spectateurs. Je recommanderai à notre corporation de préparer un local convenable muni de sièges, de rafraîchissements etc. pour ceux qui s'exposeront à l'avenir à faire antichambre, c'est je crois le seul moyen qui lui reste pour s'assurer un public. Pour moi l'on ne m'y reprendra plus. J'annonce néanmoins que mes lecteurs n'y perdront rien, car je ne vais aux séances de la corporation que pour relever les discours de monsieur Jones ; or sans l'entendre, lorsque seulement je saurai qu'il aura parlé je pourrai donner un rapport fidèle de ses paroles en insérant une foule de sottises, de simplicités, de balivernes, de fariboles entrelardées d'une copieuse dose de gestes imposants et d'horribles contorsions de visage.

Les membres de la corporation m'inspirent une vive jalousie : ils me battent régulièrement sous le rapport de la flânerie ; car depuis que j'assiste à leurs assemblées j'ai vu sans exception, remettre à la prochaine séance les mesures qui m'y avaient attiré. Si cela continue je leur céderai ma place avec toutes ses attributions et les rétributions par dessus le marché, s'ils veulent seulement m'indemniser par la charge de maire et les petits appointements qu'y s'y trouvent attachés.

#### MON VOYAGE A MONTRÉAL.

Tous mes lecteurs à peu près savent que je suis allé dernièrement à Montréal ; mais nul d'entr'eux ne sait au juste quel a été le but de ce voyage. Comme je dois au public un compte exact de mes actions, une confession scrupuleuse de mes intentions, je ne me ferai pas prier pour lui détailler ce que je voulais aller faire au siège de la *flouerie*, c'est-à-dire du gouvernement, et ce que j'y ai fait ; car dans ce siècle et en l'an quarante dont on se moque tant à grand tort, on ne fait pas toujours ce que l'on veut, surtout lorsque l'homme propose et qu'un poulet dispose.

Tout l'univers sait que je me suis offert comme candidat pour la représentation, aux excellents mais superlativement indifférents électeurs de la ville de Québec. Je ne sais point s'ils m'ont agréé, et par parenthèse, je m'en occupe fort peu. Il me semble que mon adresse et moi faisons assez d'honneur au pays, sans que je sois encore contraint, comme le vulgaire des candidats, à m'humilier devant monsieur celui-ci qui doit exercer beaucoup d'influence, parcequ'en sa qualité de grand propriétaire il a la faculté de tourmenter ses locataires en raison des votes dont il a besoin ; ni sans que j'aie intrigué auprès de monsieur celui-là, qui dirige une masse d'opinion publique à cause des jolis bals que sait donner madame son épouse. Non non, je rends un assez grand service en offrant les miens. Je suis à prendre ou à laisser. Néanmoins, comme il ne faut point heurter trop violemment les usages établis, j'ai cru devoir me ployer à celui qu'à

mis en vogue la majorité des candidats. J'ai jugé qu'il ne serait point déplacé d'aller consulter son excellence le gouverneur, sur la convenance de ma candidature ; c'est une cérémonie à laquelle je pouvais bien m'astreindre, puisque des grands personnages comme messieurs Daly, Derbshire, McCord et autres, plus célèbres, encore n'ont point dédaigné de s'y soumettre. Il était bien entendu cependant qu'après avoir pris les conseils de son excellence j'en aurais fait tout aussi bien à ma volonté.

Par un beau samedi soir je me mis donc en route pour Montréal, accompagné du bateau-à-vapeur le *Charlevoix*, petit navire canadien qui fait son bonhomme de chemin avec autant de succès je suis sûr, que le lord Sydenham, qui vous fait un embarras de magistrat le long de la rivière, qui pousse sa fumée au nez de tout le monde, qui toussse, qui vous fait des vagues comme s'il n'y avait de l'eau que pour lui, à la pure façon de son homonyme, qui n'est cependant que de la force d'un cheval. J'arrivai le lendemain à Montréal, où je vis avec plaisir qu'on illuminait les rues au gaz, afin sans doute, de faire compensation à l'obscurité des personnages qu'on y appelle depuis quelque tems. Je trouvai les rues infiniment plus propres qu'autrefois, malgré la quantité notable d'officiers publics que je rencontraï à chaque pas. Cette particularité m'étonna, mais je finis par me l'expliquer au moyen de la baguette magique du maître qui fait de l'or avec du parchemin. Piansanterie à part, on a beaucoup orné la ville depuis quelque tems et ce sera véritablement un joli séjour lorsque tout sera fini ; dans ce moment-ci ce qui enlaidit le plus cette heureuse cité, sont les embellissements qu'on rencontre à tout instant et au milieu desquels on peut se précipiter le plus facilement du monde, pour peu qu'on soit distrait par la multiplicité des beautés de ce genre. Ici c'est une mare qui sera magnifique lorsqu'elle sera totalement comblée ; là une tranchée en train de se creuser pour l'écoulement des eaux et la circulation du gaz, où, en attendant, un ami de Bacchus peut aller noyer les fumées de ce monde et les vicissitudes du vin. Plus loin c'est un échaffaudage, du haut duquel on peut vous administrer quelque légère pierre de taille. (La pierre de taille et la pomme de Montréal sont les deux productions qui font le plus d'honneur au génie industriel et inventif de ses habitants). A défaut d'un rocher, on moustache au besoin de chaux ou de peinture l'habit que vous aviez endossé pour aller faire le lion dans quelque bal, où, par la vertu d'un maçon, vous arrivez transfiguré en tigre. Ces premières observations m'ayant frappé tout d'abord, je les cite dans l'ordre où elles me sautèrent aux yeux.

J'arrive au sujet de mon excursion.

Comme je l'ai dit plus haut je venais poliment faire part à son excellence le Poulet Thomson de mon intention ambitieuse ; je lui fis donc adroitement savoir que j'étais arrivé, et où je logeais, pensant bien qu'il se ferait l'honneur de me venir rendre une visite préliminaire ; c'était ce qu'exigeait la plus simple politesse. Mais cet homme-là ne sait point son monde. Pourvu qu'il fasse ce qu'il veut et sa fortune en même tems il se trouve satisfait. On dirait à le voir qu'il ne se croit sur la terre que pour nous tenir le bec dans l'eau. Il ne vint point. Je résolus alors à mon tour de ne point l'aller visiter. J'aurais donc été condamné à m'en revenir à Québec sans avoir vu ce barbare baron, si le hasard ne nous avait fait trouver nez à nez. Le gouverneur général constitue la plus curieuse curiosité que j'aie vue dans tout mon voyage et celle-là seule valait l'argent qu'il m'a coûté ; car enfin ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre un poulet à cheval ; une chose beaucoup plus commune est de voir un âne sans-



## LE FANTASQUE.

cesse à cheval sur un poulet, comme j'en présente l'exemple dans le présent article et dans la plupart de ceux que m'inspire certain gibier de basse-cour.

Je rencontrai donc le baron Sydenham au moment où je m'y attendais le moins; nous nous fîmes très froide mine. Pour ma part je ne l'aurais jamais reconnu si l'on ne me l'avait désigné, car à le voir je vous jure qu'on le prendrait véritablement pour un bon et honnête homme. Jugez des apparences après cela.

Durant mon séjour à Montréal je ne pus assister à aucune séance de la corporation, chose que je regrette autant que mes lecteurs, vu que les scènes journalières, ou plutôt nocturnes qui s'y passent mériteraient d'être enrégistrées dans le *Fantasque*.

Il paraît que monsieur C. S. Rodier (qui se fait appeler *Raudyer*, à l'anglaise) est le Jones de Montréal avec cette différence qu'il est beaucoup plus bêtement bouffon que le nôtre. Monsieur De Bleury qui n'a jamais eu la réputation d'être bien ferré en fait d'esprit trouve cependant le moyen de briller au milieu du conseil de Montréal. Cela se peut puisqu'une lanterne de vieux papier huilé guide assez passablement au fond d'un souterrain. La comparaison est trop poétique peut-être. Que voulez-vous, quand je me lance il n'y a plus à retenir ma verve. On cite néanmoins de monsieur De Bleury un mot fort heureux: Un jour Mr. Rodier s'écriait que le gouverneur l'avait honoré d'une confiance sans borne parce que *sa politique avait toujours été pure.....Et simple*, s'est écrié Mr. De Bleury. Chacun de rire de la répartie, et Mr. Quesnel de dire tout bas que la pelle se moquait du fourgon. Il serait trop long et trop curieux de citer toutes les facéties auxquelles se livre la corporation de Montréal que le gouverneur a choisie exprès dit-on pour amuser et distraire un peu les braves gens de son administration. Avant de quitter Monsieur Raudyer je citerai une petite phrase qui fera connaître l'homme de fond en comble. Dans un voyage à la campagne il rencontra l'Hon. Juge Vallières. C'était pendant sa suspension. Mr. Rodier l'aborda et lui dit: Je suis monsieur Raudyer très-connu du gouverneur qui m'a nommé commissaire pour toutes sortes choses: Je suis allé à Paris et en France et je n'ai jamais rencontré un homme qui me plaise autant que vous. Tenez, je suis dans les secrets de la *ministration* et je puis vous assurer que vous ne serez jamais réélu juge. J'étudie le droit et je pense être reçu avocat au mois d'Octobre. Tenez, vous me plaisez tant que si vous voulez je vous offre de vous prendre en société avec moi et je vous assure que nous ferons ensemble le plus beau barreau de tout Montréal. La conversation aurait sans doute continué sur ce ton là si l'hon. juge eût pu retenir plus longtemps l'envie de rire qui le tourmentait depuis que le savant diplomate voyageur juriconsulte avait la bouche ouverte.

Une fort agréable manière de passer un quart-heure de temps perdu est d'aller s'asseoir aux séances quotidiennes de la cour de police, que transforme en cour martiale monsieur le colonel juge Gagy. Rien ne peut surpasser le comique des procédés de ce tribunal où les offenses du jour précédent sont jugées sommairement, et où l'on condamne les prévenus à des peines qui varient de deux mois à soixante jours de reclusion après leur avoir fait subir la torture d'un sermon sur la morale, prononcé par le plus étonnant et le plus farceur de tous les juges. Je pourrais citer quelques uns des cas que l'on m'a racontés, mais comme on les croirait peut-être apocryphes et incertains je me contenterai d'en rapporter un seul dont je fus presque témoin et qui fera peut-être juger des autres.

Un jeune avocat s'était fait entendre pour la défense d'un accusé. Quand son plaidoyer fut terminé, le juge, s'adressant au prisonnier, lui dit : Mon cher, j'avais l'idée de vous condamner à une amende de cinq piastres mais considérant le système de défense de votre avocat votre punition sera de cinq louis. Le pauvre client tout abasourdi par ces ébouriffantes raisons s'adresse à un autre défenseur qui refuse à son tour de parler en sa faveur, déclarant qu'il serait bien fâché de plaider devant un tribunal où les fautes de l'avocat retomberaient sur le client. Là-dessus infraction déclarée des privilèges de la cour et ordre d'envoyer le raisonneur en prison, ordre qui n'est rescindé que sur une explication qu'on veut bien généreusement regarder comme une excuse. Ceci n'est qu'une scène prise au hasard et tous les jours il s'en passe de plus étonnantes.

Somme toute et malgré ces sujets de distraction, je me serais infailliblement ennuyé à la mort à Montréal si de braves et spirituels amis n'eussent pris soin de m'offrir une gaie hospitalité dont je conserverai long-tems ou plutôt éternellement le doux souvenir. Je ne vous en dirai pas davantage, indiscrets lecteurs québécois ; car alléchés par les descriptions que je pourrais vous faire, il vous prendrait peut-être la fantaisie d'aller éprouver par vous-mêmes si je vous avais dit vrai.

A propos, qui croiriez-vous que j'ai rencontré à Montréal. Vous ne le devineriez pas en mille. Une grande affiche annonçant pompeusement encore en exposition la fameuse enseigne de la nomination de Mr. Symes à la haute dignité de chef huron. Il est écrit je crois que je rencontrerai partout la copie à défaut de l'original. Comme je l'avais prévu, le chef sauvage avait suivi les crocodiles et se trouve à son tour suivi par les grands serpents. En agréable compagnie bêtes et gens ne s'ennuient jamais.

Ayant ainsi manqué le but de mon voyage je me rembarquai pour mes dieux pénates et m'étant trouvé fort bien de mon premier locomoteur je le choisis de nouveau pour le retour. Cette fois cependant le *Charlévoix* crut devoir me faire toutes sortes de politesses et sentant qu'il portait sur son dos le flâneur-en-chef du *Fantasque* il crut ne pouvoir mieux faire pour lui témoigner sa haute considération que de flâner à son tour en chemin. Il ne s'échoua qu'une demi-douzaine de fois ; mais, après tout, nous arrivâmes sains et saufs, ce qui vaut infiniment mieux que si nous fussions restés en route. C'est là de la philosophie ou je ne m'y connais plus.

### TIRAGE AU SORT DE LIVRES, LITHOGRAPHIES, JOURNAUX, etc., etc.

IL sera fait un tirage au sort de livres et autres objets, chez monsieur JOHN GRACE, Confiseur, tel jour qui sera désigné plus tard et aussitôt que la liste sera remplie.

La loterie se composera de 150 billets, tous gagnants.

Les lots valent de 1 clielin, jusqu'à TROIS LOUIS.

Le prix du billet est de cinq chelins payables avant le jour de la loterie. On tirera pour les absents ; mais ceux qui n'auraient point payé au moment du tirage perdront leur billet qui sera revendu.

Une liste sera colportée pour recueillir des souscriptions. On reçoit aussi des noms chez Mr. J. Grace et au bureau du *Fantasque*.

Le propriétaire consacre DEUX LOUIS en rafraichissements, le jour du tirage.